

Laval théologique et philosophique



Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens (Discours scientifique et Parole de la Foi)*, Collection « Bibliothèque de sciences religieuses », Aubier-Montaigne, Éditions du Cerf et Delachaux et Niestlé, Desclée de Brouwer, 1970 (14 X 21.5 cm), 246 pages

Roger Ebacher

Volume 27, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1971). Compte rendu de [Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens (Discours scientifique et Parole de la Foi)*, Collection « Bibliothèque de sciences religieuses », Aubier-Montaigne, Éditions du Cerf et Delachaux et Niestlé, Desclée de Brouwer, 1970 (14 X 21.5 cm), 246 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 27(3), 314–315. <https://doi.org/10.7202/1020267ar>

Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens (Discours scientifique et Parole de la Foi)*, Collection « Bibliothèque de sciences religieuses », Aubier-Montaigne, Éditions du Cerf et Delachaux et Niestlé, Desclée de Brouwer, 1970 (14 × 21.5 cm), 246 pages.

Ce volume rassemble divers exposés, communications et articles écrits en diverses circonstances, entre 1962 et 1969. Il est toutefois heureux que l'auteur ait rassemblé ces essais qui s'éclairent mutuellement et se situent dans une perspective commune : dans le contexte général d'une analyse du langage.

L'auteur explique cette orientation. La foi est une expérience. Or, comment atteindre une expérience dans son contenu et en même temps dans sa vérité d'expérience ? Pour y arriver, il faut disposer d'une objectivation de l'expérience qui puisse être saisie en tant que manifestation. Le langage répond à cette condition, « puisqu'il est fait de signes et que le signe unit un phénomène perceptible à une signification » (page 8). Ainsi, l'approche linguistique permet de saisir l'expérience de la foi selon sa face objective, sans réduire cette expérience à un système d'objets.

Est ici présupposée une étude générale du langage. L'étude du langage de la foi s'inscrit dans le contexte d'une analyse des différents usages du langage, qui permet de différencier les diverses régions de l'expérience et de déterminer ce que chacune possède en propre. Et l'importance prise par la pratique scientifique, la réussite étonnante de la science dans le domaine des phénomènes humains, son efficacité épistémologique, son universalité, incitent l'auteur à entreprendre une confrontation approfondie entre la démarche scientifique et la démarche du croyant, entre le langage de la science et le langage de la foi. « Outre qu'une telle comparaison peut restituer à la foi sa véritable signification dans le contexte culturel marqué par l'avènement de la raison scientifique, elle constitue une perspective d'approche du langage de la foi qui a ses avantages : en faisant ressortir les traits spécifiques de ce langage, en tant qu'ils se

distinguent de ceux de la science, elle aide à mieux en comprendre le fonctionnement intrinsèque » (p. 13).

Ce projet est mené en trois temps. On a d'abord une analyse du langage scientifique, dans laquelle on insiste sur le caractère anticipatif de la théorie, dont le rôle est de nous permettre d'organiser à l'avance l'expérience. D'où il ressort que la théorie n'est pas une image du monde, mais seulement une reconstruction conjecturale de la réalité. Et, à travers cette évocation de la situation problématique et pluraliste de la science, l'auteur décèle un signe : une indication de la situation générale de la raison humaine, qui est elle-même une question ouverte à un déchiffrement.

Une seconde étape s'attache aux diverses interprétations données à certains « jeux de langage ». L'auteur y met en question l'interprétation du langage scientifique proposée par le néo-positivisme, ainsi que l'attitude adoptée dans cette école à l'égard des propositions métaphysiques. L'auteur fait d'abord l'exposé, sommaire mais dense, de l'interprétation néo-positiviste. Il met ensuite en question le principe même de l'empirisme et la théorie du sens inspirée par ce principe. Il s'interroge enfin sur l'adéquation de l'image de la science ainsi proposée.

Si, selon les critères néo-positivistes, les propositions métaphysiques et religieuses sont dépourvues de sens, il reste que Wittgenstein, dans sa deuxième philosophie, a ouvert d'autres possibilités : et c'est dans cette ligne qu'a recherché Austin en élaborant sa théorie du langage performatif. Jean Ladrière, après un résumé de la théorie du langage performatif d'Evans, montre comment ce même auteur a appliqué cette théorie au langage biblique. On peut alors formuler d'une façon nouvelle et plus précise plusieurs questions traditionnelles, comme par exemple : la nature de la révélation, la possibilité d'une théologie spéculative et la nature des propositions métaphysiques.

L'auteur s'oriente ensuite, plus directement, vers le problème de la signification des énoncés de foi. Ce problème herméneutique pourrait être abordé par une interprétation de type cosmologique ou par une

interprétation de type éthique. Jean Ladrière insiste plutôt, comme il y revient dans le dernier essai de son livre, sur les incidences des représentations cosmologiques dans le langage de la foi. Mais, en analysant le langage de la décision, il touche le domaine de l'action, donc de l'éthique, et suggère des lignes possibles de développement. Enfin, notons que dans une tentative pour situer encore plus nettement le langage de la foi, l'auteur s'efforce de montrer comment s'articulent et en même temps se différencient le langage de la science, celui de la philosophie et celui de la foi.

Jean Ladrière nous a livré un volume difficile. Pour qui n'est pas familier, tant avec la linguistique qu'avec la méthode phénoménologique, s'imposera une relecture de plusieurs passages. Toutefois, l'auteur a voulu aider son lecteur en annexant quelques définitions et distinctions qui seront d'une très grande utilité. Par ailleurs, la rigueur de l'argumentation et de l'analyse sont remarquables. On y détecte facilement une pensée bien structurée et soucieuse de clarté. Enfin, nombre de paragraphes touchant, par exemple, la logique, la place du mythe par rapport à la pensée cosmologique et la foi, les différences entre le monde de l'oreille et celui de l'œil, etc., sont d'un plus haut intérêt, non seulement pour le croyant, mais pour tout homme qui désire, à travers les divers langages, continuer sa patiente recherche de la vérité.

Roger EBACHER

Louis DEROUSSEAU, *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament*, coll. *Lectio divina*, n° 63, Les Éditions du Cerf, Paris, 1970 (13.5 × 21.5 cm), 396 pages.

Dans la magnifique conclusion qu'il donne à son livre, l'auteur en met en lumière toute la portée. Il n'envisage pas la crainte de Dieu comme un quelconque « thème biblique », mais y voit une clef d'interprétation du développement de la religion d'Israël ; l'homme a fait là « la découverte d'un Autre qui entre dans sa vie et la bouleverse, un Autre qui est le Père sous le double aspect

de l'autorité et de l'amour » (p. 364). Nous suivrons ainsi avec L. Deroousseaux, les diverses modalités que revêt la crainte de Dieu, de l'univers de l'histoire des religions où s'enracine l'Ancien Testament, à la révélation de l'Évangile où il s'accomplit.

Réjouissons-nous d'une telle hauteur de vue, trop peu commune à notre goût. Pareil objectif est loin de rester vaine prétention, car, professeur d'Écriture sainte, L. Deroousseaux possède une très solide connaissance de l'exégèse biblique, en même temps qu'une belle culture d'orientaliste.

Il s'agit donc d'un travail de valeur, où cependant un esprit chagrin ne manquera pas de déceler certaines faiblesses. Qu'on ne nous en veuille pas trop de nous attarder ici à ce mauvais côté de la question, ne serait-ce qu'à cause de l'autorité dont jouira vite le livre.

L. Deroousseaux, qui s'était fort heureusement placé, au début, sur un plan existentiel, semble être tombé par la suite dans le travers de tant de spécialistes, prisonniers des catégories mentales créées par eux — tel courant de pensée par exemple — et qui jonglent avec elles comme les anciens scolastiques avec les facultés. Pour sortir du genre caricature, disons qu'il isole trop arbitrairement les formes diverses que revêt dans la Bible la crainte de Dieu, de l'antique terreur sacrée à l'expression deutéronomique de la soumission du vassal, et qu'il ne paraît pas assez voir, ou faire voir, qu'il s'agit en fait d'une même crainte à différents niveaux des relations entre Dieu et les hommes. La crainte en effet pour les anciens, ce qui avait été pressenti dans le premier chapitre, n'inclut pas ordinairement, comme pour nous, l'idée de fuite ; elle évoque bien plutôt celle d'un manque d'aplomb, d'une perte d'assurance en face d'un plus grand que soi, que l'on admire (fascinants) et à qui l'on se soumet plus ou moins volontiers.

Deroousseaux a fortement mis en relief l'absence de la crainte sacrée dans les relations de Yahvé avec ses fidèles et dans les relations du roi avec ses sujets, à l'intérieur de la tradition yahviste et du récit de la succession de David. C'est là une observation du plus haut intérêt, dont il étend malheureusement trop le champ d'application :